

## MARGUERITE YOURCENAR, TRADUCTRICE DE CAVAFY DU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE ?

par Maria ORPHANIDOU- FRÉRIS  
(Université Aristote de Thessalonique)

Le titre de ma communication semble un peu ambitieux. Qualifier un auteur de traducteur du XXI<sup>e</sup> siècle, un espace qui n'a pas encore été abordé, peut paraître comme une audace. Cependant les récents travaux de traductologie nous montrent que l'évolution de la traduction littéraire reflète l'image qu'une époque ou une société se forme de la réception ou de la littérature elle-même. D'où le besoin de connaître la personnalité du traducteur et de l'associer à des éléments sociologiques et commerciaux, ce qui explique parfois le choix du texte, la valeur et l'orientation de la traduction. Il va de soi qu'au même moment ou à la même époque, on peut avoir deux ou plusieurs traductions qui n'ont pas la même attitude envers le même texte.

On sait qu'à l'époque de la Renaissance la traduction était non seulement encouragée, mais également considérée comme une forme de création littéraire, ayant considérablement contribué au développement des nouvelles littératures nationales en Europe. Il en fut de même à propos du débat de la lutte des Anciens et des Modernes, lancée à partir d'une traduction. Et si jadis on assistait à des batailles sur le respect d'un texte, aujourd'hui, on s'intéresse davantage à rendre le sens qu'à traduire. C'est sous ce prisme de l'évolution de la traduction que j'envisage de développer mon sujet, présentant l'aspect nouveau de la traduction des *Poèmes* de Cavafy par M. Yourcenar.

En nous fondant sur la conception traductive de M. Yourcenar, telle qu'elle apparaît à travers les *Poèmes* de Cavafy et en la comparant avec celle que son époque prônait, on essaiera de constater si Yourcenar était en avance sur son temps. On jugera aussi sa traduction avec l'esprit traductif de nos jours, pour se permettre de discerner si elle était une traductrice du XIX<sup>e</sup> siècle, par son amour à l'esthétique classique, par son goût d'une langue noble, ou une traductrice qui a pu dépasser son époque par sa volonté de rendre l'empire de la vraisemblance par un style qui facilite les travestissements et les mutations que l'activité traductive impose.

De l'énorme bibliographie de nos jours sur la traduction, on sait que presque la totalité des recueils ne porte pas sur la traduction elle-même, mais sur ses problèmes. Comme si hors des problèmes qu'elle pose, des difficultés qu'elle affronte, des soucis qu'elle cause, elle était sans intérêt. Longtemps on a parlé de son impossibilité, de son infidélité et on a même présenté une infinité de preuves (expressions, tours, mots) démontrant que la traduction est vraiment impossible<sup>1</sup>. Tout cela, malgré la publication quotidienne de milliers de traductions affirmant que la pratique traductive existe, malgré les transpositions, les analogies, les adaptations heureuses ou inadmissibles par rapport aux textes de départ, malgré la vraie perte de substance, de finesse, de nuance, de précision des textes d'arrivée. On a fini par admettre que la traduction est possible, qu'elle existe, non pas comme activité de transposition de mot à mot, mais comme activité qui sait dépasser les singularités dont chaque langue dispose. Si bien qu'aujourd'hui on ne juge plus les erreurs ou les trouvailles du traducteur, mais on les analyse, on les examine, pour constater et admettre que comme il y a des figures de rhétorique, il y a aussi des aspects de traduction.

On sait aussi que le traducteur est avant tout un lecteur, le lecteur privilégié du texte-source qu'il s'apprête à traduire. Il est donc en position d'interlocuteur et reçoit un message. Le traducteur-lecteur s'informe de l'auteur, de ses œuvres, de son époque, de son pays. Dans son déchiffrement du texte, il est influencé, il interprète. Une fois sa lecture terminée, il doit non pas produire une réponse, comme dans une communication ordinaire, mais «redire» ce que le locuteur-auteur a dit, pour que de nouveaux interlocuteurs, les lecteurs de sa traduction, du texte-cible, reçoivent à leur tour le message de l'auteur. Le traducteur doit placer les lecteurs du texte-cible dans la situation où lui-même s'est trouvé quand il a découvert le texte-source, c'est-à-dire les préparer à vivre et à subir les mêmes sensations, les mêmes effets qu'il a ressentis avec le texte-source. C'est pourquoi aucune traduction n'évite à certains moments d'ajouter, de dire plus que ne disait le texte-original, de dire moins, de retrancher<sup>2</sup>. Dans ce cas, il

---

<sup>1</sup> Ce sont les travaux de Georges Mounin et de ses disciples qui ont insisté sur cette impossibilité de "traduire" l'étrangeté, soutenant qu'on arrive à peine à l'adapter. Voir sur cette question en particulier les travaux de Georges MOUNIN, *Les Belles infidèles*, Paris, Cahiers du Sud, 1955 ; *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963 (réédition en coll. Tel, n° 5); *La Machine à traduire. Histoire des problèmes linguistiques*, La Haye, Mouton, 1964; *Sept poètes et le langage*, Paris, Gallimard, 1992, coll. Tel, n° 200. Voir également les études de Jean-René LADMIRAL, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Payot, 1979.

<sup>2</sup> Voir les remarques concernant la problématique de la littéralité de la traduction dans l'œuvre de Jean-Claude CHEVALIER et Marie-France DELPORT, *Problèmes linguistiques de la traduction. L'Horlogerie de Saint Jérôme*, Paris, L'Harmattan, 1995.